

DIRECTEUR-REDACTEUR EN CHEF
JEAN ROYÈRE

CO-DIRECTEUR
JULIEN OCHSÉ

3^e Année. — 15 Août 1908

N^o 26. Prix : 1 fr., net.

LA PHALANGE

SOMMAIRE

VALÉRY LARBAUD	Portrait d'Eliane à quatorze ans
ANDRÉ PONTAINAS	Ciel d'Aube
JULIEN OCHSÉ	Poèmes
ANDRÉ SPIRE	Poèmes
EDOUARD SCHNEIDER	Souvenir d'une Messe des Morts
HENRI HERTZ	Poème
DAVID CHATEIGNIER	Poèmes
JEAN FLORENCE	Commentaires nietzschéens
ALFRED MORTIER	Poème
ANDRÉ CASTAGNOU	Poème
FRANCIS CARCO	Hallucination
LEO LOUPS	Poèmes
RICCIOTTO CANUDO	La Mort d'Hercule (<i>fragment</i>)
HENRI CLOUARD	Enquête sur la littérature Nationale

Chroniques

JEAN ROYÈRE	<i>Poésie</i>
GUILLAUME APOLLINAIRE	<i>Romans</i>
ANDRÉ DU FRESNOIS	<i>Littérature</i>
JULIEN OCHSÉ	<i>Revue des Revues</i>
A. M. GOSSEZ	<i>Histoire</i>
VALÉRY LARBAUD	<i>Lettres anglaises</i>
TOUNY LERYS	<i>Régionalisme</i>
XXX	<i>Notes</i>

DIRECTION ET ADMINISTRATION

24, Rue Lauriston

PARIS

Les Romans.

Maurice Renard : LE DOCTEUR LERNE SOUS-DIEU (Mercure de France)
— Valinx Deterroac : LA JOIE D'ÊTRE ARTÉRIOSCLÉREUX (A. Messein).
— Legrand-Chabrier : LE LIVRE DE CLAUDE-ALEXIS BRODIER (L. Theuveny). — Legrand-Charbier : LA JOURNÉE D'ARLES (E. Sansot et C^{ie}).
— Jules Bois : LE VAISSEAU DES CARESSES (Eugène Fasquelle).

Un rédacteur de *La Rénovation esthétique* s'en prend à M. Charles Foley parce qu'il vend sans en effacer l'*ex dono* les livres qu'on lui envoie. Il n'y a cependant là rien de choquant. L'exemple de M. Charles Foley devrait être proposé à tous ceux auxquels on donne des livres et qui les vendent.

Il n'est pas malhonnête de se défaire de ce qui vous appartient. Mais, sied-il bien à quelqu'un qui aime les livres au point d'en écrire, de les mutiler, d'en arracher cet hommage souvent banal, quelquefois émouvant qui est de l'auteur même et authentifie un ouvrage ?

La science offre à l'imagination des poètes et des conteurs un domaine nouveau. Mais la dignité du poète exige qu'il apporte à traiter les questions scientifiques un tact méticuleux.

Le poète est analogue à la divinité. Il sait que dans sa création la vérité est indéfectible. Il admire son ouvrage. Il connaît l'erreur qui anime sa créature, fautive au regard de nos visions mais qui présente aux puissances momentanées une vérité éternelle. Aussi, l'organisme d'une créature poétique ne contient-il pas moins de perfection que celui d'une de celles qui tombent sous nos sens. Et, bien que le poète soit agité au hasard, la fatalité domine sa créature.

Chaque jour peut-être une volonté toute puissante change l'ordre des choses, contrarie les causes et les effets et anéantit le souvenir et la vérité même de ce qui existait la veille pour créer une succession d'événements établissant une nouvelle réalité. Et ces nouveautés sont le mensonge de l'ancienne vérité. Tel est l'ouvrage poétique : la fausseté d'une réalité anéantie. Et le souvenir même a disparu. La comparaison est impossible. La vie et la vérité sont indéniables.

Au contraire, le conteur ne connaît point cette nécessité poétique qui vérifie l'erreur, et les fictions des romanciers peuvent très bien s'égarer dans la recherche de la solution de ces questions scientifiques qu'en employant un terme scolastique on pourrait appeler

quodlibétales. L'in vraisemblable, qui dans un ouvrage poétique ne sera jamais qu'en quelque sorte traditionnelle, devient pour le romancier un ressort qu'il peut faire jouer à son gré.

A cet égard, le talent magique de M. Maurice Renard paraît destiné à avoir une grande influence littéraire. Son roman : *Le docteur Lerne, sous-dieu* est véritablement une petite merveille de fantaisie gracieuse, cultivée et aisément savante. En le lisant, on va d'étonnement en étonnement. L'Allemand qui est aussi le docteur Lerne présente les apparences multiples d'un Protée. Les arbres se meuvent. Et tout se transforme selon les souhaits de l'auteur dont l'art joue de vraisemblance les miracles les plus invraisemblables.

Ce roman subdivin des métamorphoses n'est pas inférieur aux contes de Voltaire et se tient, à mon sens, au-dessus des fantaisies de l'Anglais Wells auquel il est dédié. C'est qu'il renferme un charme qui manque aux ouvrages de l'écrivain britannique, sans être moins surprenant que ceux-ci. M. Maurice Renard n'a mis qu'une brève à son imagination : le goût, et un goût qu'il n'a pas hésité à exercer, même en matière de volupté.

Plus tard, dans Les Enfers, plutôt qu'en enfer, dans Les Champs-Elysées, mais non au Paradis, M. Maurice Renard —, chassant devant ses arbres fées, l'automobile intelligente, ce génie trépané et immortel, le docteur Lerne, sous-dieu, les minotaires et les autres animaux humains ou simplement hybrides —, devisera avec l'africain Apulée menant l'âne d'or brouter des roses.

La Joie d'être artérioscléreuse est un roman très ironique. M. Valinx-Deterroac se classe d'emblée au premier rang de nos auteurs gais. Il prouve qu'à partir d'un certain âge, pour qu'un homme soit heureux en ménage, il est nécessaire qu'il fasse le malade imaginaire. L'auteur critique agréablement les mœurs contemporaines. Et comme il faut qu'on rie sans cesse en lisant son joyeux roman, j'imagine que M. Valinx-Deterroac ne le cède en tristesse à aucun de ses devanciers.

De grâce Monsieur l'Hypochondre, faites nous souvent rire.

MM. Legrand-Chabrier viennent de faire paraître une nouvelle édition du *Livre de Claude-Alexis Brodier*. Ce bric-à-brac de la délicatesse ressortit à la poésie. La variété qui donne tant de charme à cette suite de petits poèmes en prose n'est dépassée que par la fantaisie délicate qui les a inspirés et par le soin qu'on a pris de les polir et de les repolir.

Le premier récit, je veux dire le premier poème de ce recueil, l'histoire de Claude-Alexis Brodier, paysan perversi, est un véritable et très habile plaidoyer contre la vie rustique.

Si ses auteurs aiment les distinctions honorifiques il faut bien qu'ils renoncent à la décoration du Mérite agricole. Mais, que chaque ville du monde s'empresse de les dédommager en leur donnant le droit de cité, car je crois qu'ils les aiment toutes et découvrent dans chacune son charme singulier. Editeur de guides, je confierais à MM. Legrand-Chabrier le soin d'en écrire. Leur *Journée d'Arles* joint à la précision descriptive d'un Le Pays le sentiment fantaisiste d'un Sterne. Je n'ai jamais été à Arles, mais la lecture de ce petit livre, ce que je connais de la Provence et le souvenir de mon passage à Trèves, *Arles-sur-la-Moselle*, qui se vante d'être la plus ancienne ville du monde, me donnent, j'en suis certain, une juste et suffisante idée de *Trèves-sur-Rhône*. Et lorsque j'irai à Arles, je ne serai pas dépaycé une seule minute...

Le vaisseau des caresses navigue mollement vers des paradis que je ne connais pas. Ses passagers sont en proie au rut qui domine les traversées. Les captives autrefois ne devaient pas résister longtemps aux désirs des pirates qui les avaient enlevées.

Le vaisseau des caresses enferme une foule cosmopolite. Nul ne peut s'évader de l'arche langoureuse. Et comme tous les cœurs y battent pour l'amour, il en est de méprisés qui deviennent méprisables par la haine et dans le mal.

M. Jules Bois a voulu écrire, lui aussi, son roman de la foule. Il a choisi une foule enclose et ce minuscule État flottant ne s'est point constitué en république. C'est un royaume qu'une reine amoureuse gouverne : Glaties-la petite hollandaise de Java.

Les savants seuls, jusqu'à présent, s'étaient occupés d'océanographie, mais M. Jules Bois est un poète...

GUILLAUME APOLLINAIRE

Littérature

Casimir Stryenski et Paul Arbelet : Soirées du Stendhal-Club. 2^e série (Mercure de France). — Remy de Gourmont : Promenades philosophiques, 2^e série (Mercure).

Le culte raisonné autant que fervent, que MM. C. STRYENSKI et Paul ARBELET rendent à Stendhal, n'a rien d'un fétichisme. En Stendhal ils admirent l'écrivain, et ils aiment l'homme. Or ils savent que le meilleur moyen de comprendre les hommes, c'est de les considérer avec une indulgence sympathique. Les plus grands eux-mêmes en ont quelquefois besoin. Stendhal, qui prisait tant le naturel (comme tous les esprits compliqués), était trop réfléchi pour représenter le héros dans le sens que ce mot prend au théâtre, ou dans la basse littérature. Il en est un, pour nous. Il a rempli en conscience son rôle d'homme, car il a utilisé tous les hasards de la vie, il a joué de son esprit, de son cœur et de ses sens, il a réalisé toutes les possibilités qu'il portait en lui.

Quoi que l'on puisse dire, d'un tel homme à ce qu'elle nomme un viveur, la foule ne fera jamais la différence. L'égoïste sera confondu éternellement avec l'égoïste. Que de tendresse pourtant chez Stendhal, aimant toujours et peut-être jamais aimé ! Quel moraliste expliquera que les caractères spontanés ne sont pas toujours les plus profondément sensibles, et que le fait d'analyser les émotions, surtout les émotions douloureuses, ne suffit pas pour en faire de purs objets de représentation ? On croit que vivre est facile, cependant il faut du courage pour vivre, lorsqu'on a quelque délicatesse. Il faut tout d'abord partager l'opinion de ce Stendhal, à qui « se fâcher et tirer de la tristesse (ou de l'indignation) du mal, semble une haute sottise de laquelle il cherche à se guérir ». La vie ne nous fait pas d'avances, il faut nous résigner. Bien des gens se plaignent de la vie, comme d'une maîtresse insuffisante ; mais que dirait d'eux cette maîtresse, si elle parlait ?

Vivre, pour un esprit supérieur, c'est changer tout en demeurant le même. Que l'on considère cette proposition contradictoire, à la lumière des nouvelles doctrines de l'évolution, et elle deviendra claire. Pour l'étayer d'un exemple, étudions M. REMY DE GOURMONT. Nulle intelligence plus personnelle, nulle aussi plus fréquemment renouvelée. Elle se renouvelle à chaque paysage que contemple le